

		Page
L'Auberge de campagne	<i>Carmontelle.</i>	230
Départ de la première Croisade	<i>Michaud.</i>	234
La Bible	<i>Fénélon.</i>	237
Préface d'Athalie	<i>Racine.</i>	240
L'Avare	<i>Molière.</i>	243
Charles XII. à Bender	<i>Voltaire.</i>	263
Bataille de Sempach	<i>Zschökke.</i>	265
Bataille de Hastings	<i>Thierry.</i>	266
L'Armada	<i>Charles Lacretelle.</i>	269
Louis XI. et Philippe de Comines	<i>Fénélon.</i>	272
Mort de Turenne	<i>Madame de Sévigné.</i>	274
De la Liberté grecque	<i>Bossuet.</i>	276
Périclès et un Grec moderne. Dialogue	<i>Voltaire.</i>	284
Rome et Carthage	<i>Victor Hugo.</i>	288
Régulus	<i>Chateaubriand.</i>	290
Annibal	<i>Delalot.</i>	293
Bélisaire	<i>Marmontel.</i>	299
Napoléon	<i>Le général Foy.</i>	302
Voltaire à Potsdam		306

## Poésie.

Le Cochet, le Chat, et le Souriceur	<i>La Fontaine.</i>	91
Le petit Poisson et le Pêcheur		92
Le Laboureur et ses Enfants		93
Le Léopard et l'Ecureuil	<i>Florian.</i>	94
Le Hibou, le Chat, l'Oison, et le Rat,		94
L'Écolier	<i>Madame Desbordes-Valmore.</i>	106
Le Roi d'Yvetot.	<i>Béranger.</i>	117
La Laitière et le Pot au lait	<i>La Fontaine.</i>	135
Les Châteaux en Espagne	<i>C. d'Harleville.</i>	135
Le Pacha et le Dervis	<i>Florian.</i>	152
L'Ours et les deux Compagnons	<i>La Fontaine.</i>	61
Le Savetier et le Financier		168
Les deux Rats, le Renard, et l'Œuf		173
L'Alchimiste et ses Enfants	<i>Andrieux.</i>	177
Le Singe et le Chat	<i>La Fontaine.</i>	190
Les Compagnons d'Ulysse		198
Le Meunier, son Fils, et l'Ane		211
Le Chêne et le Roseau		224
Épître	<i>Boileau Despréaux.</i>	228
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes	<i>La Fontaine.</i>	233
Ode	<i>J. B. Rousseau.</i>	236
Le Colporteur vaudois	<i>G. de F.</i>	238
Chœur d'Athalie	<i>Racine.</i>	241
Les Animaux malades de la peste	<i>La Fontaine.</i>	261
Louis XI.	<i>Béranger.</i>	273
Le Meunier de Sans-Souci	<i>Andrieux.</i>	304
Le Roi Alphonse	<i>Florian.</i>	307
Règles de la Versification française		309

## BEAUTÉS

DES

## ÉCRIVAINS FRANÇAIS,

## ANCIENS ET MODERNES.

## DON QUICHOTTE.

Au Lecteur.

On raconte que Philippe III, roi d'Espagne, étant un jour à un balcon de son palais de Madrid, vit sur le bord du Mançanarès un étudiant qui, tenant un livre à la main, interrompait de temps en temps sa lecture pour se donner de grands coups sur le front avec des démonstrations extraordinaires de joie. *Ce jeune homme, dit le roi, a perdu la tête, ou il lit don Quichotte.* Le monarque avait deviné juste; c'était *don Quichotte* que lisait l'étudiant, et il n'était fou que de plaisir.\*

Il n'est personne qui ait lu cette admirable production de Cervantes, à qui il ne soit arrivé de faire ainsi que l'étudiant; et comme tous ceux qui savent lire veulent connaître *don Quichotte*, afin de rire aussi avec lui, nous allons donner le portrait du fameux chevalier de la Manche, avec un abrégé de ses principales aventures.

\* "De tous les livres que j'ai lus, don Quichotte est celui que j'aime-rais mieux avoir fait."—*St.-Evremond*, lettre au maréchal de Créquy.

## CHAPITRE PREMIER.

*Du caractère et des occupations de don Quichotte de la Manche.*

DANS un village de la Manche, vivait, il n'y a pas long-temps, un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre, et un lévrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelques pigeonneaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matineux, et grand chasseur. On prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quesada. Les auteurs varient sur ce point. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'appelait Quixana. Peu importe, pourvu que nous soyons certains des faits.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire, les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres. Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, bien armé, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Le pauvre homme se voyait déjà conquérant par sa valeur l'empire de Trébisonde. Enivré de ces espérances, il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La première chose qu'il fit, fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put ; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa ; il fit cette moitié de carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. A

la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tire son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, et ne se souciant plus d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très bien armé. Alors il fut\* voir son cheval, et, quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait, ce qui l'embarrassait beaucoup. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante*, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même ; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte. Mais, se rappelant qu'Amadis ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule sa patrie, il voulut aussi s'appeler *don Quichotte de la Manche*, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même ; mais le principal lui manquait encore ; c'était une dame à aimer ; car un chevalier sans amour est un arbre sans fruit, sans feuilles, une espèce de corps sans âme. Si, pour mes péchés, disait-il, ou plutôt pour mon bonheur, je me rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me serait-il pas agréable d'avoir une dame à qui l'envoyer, afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'un voix soumise : Madame, vous voyez ici le géant Caraliambro, souverain de l'île de Malindranie. L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi.

O que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours ! et qu'il le fut davantage quand il eut trouvé le nom de sa dame ! On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en

\* On dit quelquefois *il fut*, pour *il alla*.—ACAD.

avait rien su, ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo ; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso*. C'était dans ce village qu'elle demeurait. Ce nom, qui lui coûta du travail, lui parut aussi harmonieux, aussi agréable, aussi expressif que tous ceux qu'il avait choisis.

## CHAPITRE II.

### *Sortie de don Quichotte.*

DEPUIS quelques jours don Quichotte sollicitait en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins, homme de bien, si le pauvre peut se nommer ainsi, mais dont la tête n'avait pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bon homme, il lui répétait toujours que, dans ce beau métier d'écuyer errant, rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une île. Le crédule laboureur, qui s'appelait Sancho Panza, fut surtout séduit par cette espérance, et résolut de quitter et ses enfants et sa femme, pour courir après ce gouvernement. Don Quichotte, sûr d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une pièce de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et parvint à se faire une somme assez raisonnable. Il emprunta d'un de ses amis une rondache meilleure que la sienne, se pourvut de linge, et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Il lui recommanda surtout de se munir d'un bissac. Sancho promit de ne pas l'oublier, et ajouta que, n'étant pas accoutumé à faire beaucoup de chemin à pied, il avait envie d'emmener son âne, qui était une excellente bête. Le nom d'âne fit quelque peine à don Quichotte ; il ne se rappelait point qu'aucun écuyer célèbre eût suivi son maître de cette manière. Mais, faisant réflexion qu'il donnerait à Sancho le cheval du premier chevalier vaincu, il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

Tous leurs arrangements faits, une belle nuit don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien, qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir arriver cette île dont il devait être gouverneur. Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air

fier et la tête haute, s'avancait sur le maigre Rossinante. Sancho, pressé de parler, commença la conversation.

Monsieur mon maître, dit-il, je supplie votre chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette île qu'elle m'a promise. Je puis vous répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée. Ami Sancho, répondit don Quichotte, de tous temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les îles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres : tu sens bien que je ne voudrais pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux : la plupart des chevaliers dont je te parle attendaient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services, en leur donnant soit un comté, soit un marquisat, qui n'était souvent qu'une méchante province ; mais moi, si Dieu nous laisse vivre, je pourrais bien, avant six jours, conquérir un si grand empire, qu'un des royaumes qui en dépendront, sera justement ton affaire. Ne regarde pas cet événement comme difficile ou extraordinaire ; dans le métier que nous faisons rien n'est plus simple et plus commun. Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serais roi, Thérèse, ma femme, serait donc reine, et mes petits drôles infants ?—Qui en doute ?—Moi, j'en doute, parce que je connais ma femme, je vous assure qu'il pleuvrait des couronnes, qu'aucune ne pourrait bien aller à sa tête. Je vous en préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravédis pour être reine : comtesse, je ne dis pas non ; encore nous y aurions du mal.—Ne t'en inquiète pas, mon ami ; Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne va pas être si modeste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement.—Oh ! que votre seigneurie soit tranquille ; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. Un maître aussi puissant et aussi bon saura bien ce qui me convient.

## CHAPITRE III.

### *Comment don Quichotte mit fin à l'épouvantable aventure des moulins à vent.*

DANS ce moment, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent ; et regardant son écuyer : Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles ? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. Quels

géants, répondit Sancho ? Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long.—Mais, monsieur, prenez-y garde ; ce sont des moulins à vent ; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes.—Ah ! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants ; je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi, va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles, il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'était point des géants, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands ; un seul chevalier vous attaque. A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. Oh ! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte ; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. Il dit, embrasse son écu ; et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. Eh ! monsieur, dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite. Paix ! paix ! répondit le héros, c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience ! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. Dieu le veuille ! répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures.

#### CHAPITRE IV.

##### *Aventure de Don Quichotte avec deux moines.*

APRÈS trois heures de marche nos aventuriers découvrirent le port Lapice. Pour le coup, s'écria don Quichotte, nous pouvons ici, mon frère Sancho, enfoncer nos bras jusqu'

au coude dans ce qu'on appelle *aventures*. Mais souviens-toi, sur toutes choses, de l'important avis que je vais te donner : Quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main, et de t'y précipiter : il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace. Lorsque ce sont des chevaliers, il t'est défendu par nos lois de t'en mêler en aucune manière. Soyez tranquille, répondit Sancho, jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Naturellement je suis pacifique, ennemi du bruit, des querelles. Cependant, si l'on en veut à ma personne, je me défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucunes lois.—Tu feras bien ; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. Oh ! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche.

Comme il parlait, don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins, montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied ; plus loin un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Biscaye qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer aux Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame ; mais ils suivaient la même route. Dès que don Quichotte les découvrit : Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vue. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs qui ont sûrement enlevé quelque princesse, et l'emènent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela. Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie ; prenez garde de vous tromper. Ceci serait plus sérieux que l'histoire des moulins à vent. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines et une dame qui voyagent. Je t'ai déjà dit, reprit don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures ; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai.

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins : Satellites du diable, leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté, à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtimement de votre audace. Les moines surpris arrêtent leurs mules. Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous

dites, nous sommes deux religieux de saint Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées . . . On ne m'abuse point, interromp don Quichotte, avec de douces paroles : je vous connais trop, canaille maudite. Il court aussitôt, la lance baissée, contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il peut, et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent, et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le père. Pardi ! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille ; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule ; et celui-ci tremblant de peur, se hâte de rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse ; et s'approchant de la portière : Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble : ce bras vient de vous délivrer, et de punir vos ennemis. Vous désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur ; apprenez donc que je suis don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté.

## CHAPITRE V.

### *Seconde sortie de don Quichotte.*

#### *Dispute de Sancho avec sa femme.*

SANCHO était si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venait tant de joie. Ah ! ah ! répondit-il, Thérèse, je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux.—Je

ne vous entends point, mon homme.—Et moi, je m'entends, ma femme, je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur don Quichotte, et d'avoir l'espoir d'obtenir bientôt le gouvernement d'une île ; mais je serais encore plus content si Dieu nous avait donné assez de bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. Au surplus, ma chère femme, redoublez de soin pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât ; en un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller ; c'est à la bataille, madame, à la rencontre des géants, des monstres, qui sifflent, crient, rugissent d'une manière épouvantable. Comprenez-vous ce que je dis ?—A merveille, mon homme, et je tremble déjà des périls que vous allez courir.—Madame, ce n'est que par des périls qu'on peut arriver à la gloire et à des gouvernements.—Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu ; car votre petit Sancho a quinze ans : il est temps qu'il aille à l'école, surtout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite Sanchette est en âge d'être établie.—Patience ! patience ! Sanchette sera mariée, mais il faut pour cela que je trouve un gendre digne de moi.—Oh ! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal ; c'est le plus sûr et le meilleur. Si vous allez rendre votre fille une grande dame, vous verrez qu'elle fera ou dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. C'est vous qui êtes une sotte, ma femme ; vous ne connaissez point le monde : apprenez que lorsqu'on est riche on ne fait ni on ne dit de sottise. Deux ou trois ans vous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur, et puis, quand ma fille ne les prendrait pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque, entendez-vous ?—Moi, je ne m'en moque point ; je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous donnerez Sanchette puisse l'appeler paysanne, et lui reprocher son cotillon de serge. Non, mon mari, ce n'est pas pour cela que j'élevai ma fille : chargez-vous de la dot, je me charge de l'établir. J'ai déjà un mari dans ma manche : Lope Tocho, le fils de notre voisin Jean Tocho, fait les yeux doux à la petite. C'est un bon garçon ; c'est lui qui l'aura. L'un vaut l'autre ; ils s'aimeront ; nous vivrons ensemble, pères, mères, fille, et gendre. Dieu nous bénira : nous travaillerons, nous rirons ; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs.